

I

FÉLICITÉ

ENTOURÉ PAR LA MALADIE ET LA MORT, l'enfant cherche dans le dictionnaire chacun des termes qu'il entend, termes chargés d'affections: règles, hystérectomie, paroi utérine, trompes de Fallope, vagin. Mots inintéressants qui n'ouvrent la porte d'aucun secret. Les voix qui viennent consulter au sujet de ces problèmes, voix féminines ne faisant qu'un avec leurs troubles, ne sont pas sexy. Elles sont hystériques, effrayées, éplorées, tristes et malades. Voix de ceux et celles qui, surpris à l'instant où ils envisagent leur propre mort, leur propre putréfaction, considèrent leurs organes et leur corps comme autant de fruits pourris.

Il grandit avec la maladie. La malaria et les maladies infantiles, comme la varicelle, qui le touchent lui, mais aussi celles des autres: calculs rénaux, arythmie, leucémie, méningite, dépression, saignements utérins et eczéma. Il baigne dans l'odeur forte des muqueuses et la musique des laryngites. Le son des femmes qui, heure après heure, viennent se plaindre de leurs règles, leurs menstrues, comme elles les nomment. Son aigu de truies. Des heures, enfant, passées à songer à la couleur de la pisse du monde. La pisse de l'un, les crachats verts et sales d'un autre, l'érythème d'un autre encore et les selles jaunes du fils du suivant, le vomi pâle de la fille du dernier. Il y a des religieuses, vêtues d'amples habits blancs, qui s'occupent de cela par bonté d'âme. Des docteurs aussi, par exemple les parents de l'enfant. Il n'a pas encore songé à devenir missionnaire ou docteur.

Des murs en contreplaqué qui s'arrêtent à trente centimètres du plafond cloisonnent les pièces du dispensaire. Il défèque, sachant que les gens de l'autre côté l'entendent, y compris la fille au dégueulis blafard, pour peu qu'elle y prête attention. Il défèque, puis c'est le gargouillis de la chasse d'eau qu'ils entendent, ils savent alors qu'il a fini. Cette fille pourrait avoir son âge. Quand elle ne se trouve pas ici parce qu'elle a vomi ses tripes, elle joue avec d'autres enfants qui jouent avec elle quand eux non plus n'ont pas vomi leurs tripes.

La plupart des soirées sont comme un brouillard, flot incessant de gens malades. Souvent jusque tard, jusqu'à neuf heures. Soirées ponctuées par la méchante femme du premier étage: elle jette des seaux d'eau sur les patients qui défilent sous son balcon. Cette méchante s'appelle Mme Bouse, un nom qui lui convient. Elle n'aime pas être si proche de la mort, proche de ces pauvres hères malades que la douleur fait haleter, hurler, ahaner sous sa fenêtre, à la tombée de la nuit. Ce ne sont pas des êtres respectables, ils n'appartiennent pas tous au même voisinage petit-bourgeois. Parfois, ils sont plus riches, mais bien souvent ils viennent des quartiers voisins, communautés aux revenus modestes. La laitière du coin par exemple. À toujours puer le lait. Mme Bouse voit la mort, la maladie, la pauvreté et ordonne à son serviteur de jeter deux ou

trois seaux d'eaux usées sur ces gens malades afin qu'ils le soient encore plus et cessent simplement de venir. Alors les docteurs feraient peut-être faillite, partiraient et ne seraient plus sous son nez.

Mme Bouse a une peur panique de la maladie. L'avant-poste de la mort. Elle cuisine avec force ail et oignon pour en chasser l'esprit, et a fait changer sa plomberie, de sorte que le seul tuyau d'écoulement, celui qui passe dans la salle de bains de l'enfant, vient directement de son évier et empestent tout. Non seulement tout le monde entend l'enfant déféquer mais tout le monde pense aussi que montent de lui ces relents d'ail en décomposition qui imprègnent la salle de bains et envahissent la maison. La porte de la salle de bains, moins d'un centimètre d'épaisseur, semblable aux battants des toilettes publiques, qui démarrent à trente centimètres du sol et s'arrêtent à soixante centimètres du plafond, donne dans l'unique chambre. Oui, c'est la même pièce qui sert aussi de cuisine, de bureau et de salle à manger. Les minces cloisons qui séparent cette pièce à tout faire de la salle d'attente et du cabinet où sont examinés les malades laissent passer les voix, les odeurs, les germes. Des germes mortels qui appartiennent aux gens qui attendent leur tour pour voir le docteur, des gens qui peut-être en mourront. Toutefois c'est rare. Ceux qui meurent, et il y en a peu car ceci après tout est une clinique et non les urgences, meurent de leurs propres folies. De simples folies – manger trop d'œufs et de fritures, ne pas modérer sa ration de sucre, ne pas s'arrêter de fumer – peuvent signifier la fin.

Sur la fragilité et la faiblesse de l'existence, l'enfant en connaît un rayon. Ce savoir est dans son sang, dans l'air qu'il respire. Les odeurs et les bruits de cette maison dispensaire représentent son monde car il n'a pas le droit de sortir et de jouer dans la rue. Il y a de nombreuses raisons à cela, la relation tendue avec les Bouse à l'étage, qui pourraient avoir recours à tout et même à la violence, n'étant pas la moindre. Mais c'est aussi à cause d'une recrudescence récente d'enlèvements et de disparitions d'enfants non loin du quartier. La ville a un triste record de rapt de jeunes, cela a commencé avec un frère et sa sœur il y a quelque trente ans. Des adolescents qui avaient fait du stop sur une route déserte à côté d'une petite ceinture verte entourant la ville, à l'époque. Les deux agresseurs, le Pommelé et le Paumé, avaient violé la fille et tué le frère qui avait essayé de les en empêcher. Après avoir abusé de la fille, ils l'avaient tuée aussi. Ces deux affaires, les meurtriers et leurs victimes, avaient fait la une de la presse nationale et les coupables avaient fini par être arrêtés. Le Pommelé, à la peau couverte de taches, et le Paumé, qui avait raté son lycée et s'était adonné au crime, furent condamnés à mort et pendus. Mais l'augmentation récente et régulière de kidnappings est de nature différente. Les journaux n'ont rapporté en tout que trois affaires, dans une petite colonne sous un appel d'offres du gouvernement pour des HLM, mais la laitière, elle, n'en démord pas : au moins quarante enfants ont disparu. Ces choses, l'enfant les entend à travers la cloison en contreplaqué. Elle dit connaître le nom de quinze de ces enfants. Aucune rançon n'a été exigée et les médias n'ont donc rien à se mettre sous la dent. Et puisqu'ils n'ont rien, ils s'attardent sur d'autres faits divers qu'ils peuvent montrer en boucle, comme l'histoire drôle de cet homme politique qui, ces temps-ci, raconte en se vantant comment il a détourné des fonds destinés à l'achat de fourrage. Le bruit qui court dans toute la ville est que ces enfants sont mutilés afin de devenir mendiants. Mère a appris cela de la bouche d'un autre patient qui lui-même le tient de source sûre. La laitière est étonnée quand Mère lui en parle. Il y a quelques mois, un journaliste a révélé que dans la ville une mafia nationale dirigeait ce trafic d'enfants et qu'elle empochait plus d'argent grâce à ses mendiants qu'une ville de taille moyenne du fait de ses activités industrielles. On attribue le succès de cette mafia au peu qu'elle dépense pour entretenir cette armée de mutilés, pauvrement vêtus, et à la pitié des gens. Même la maison dispensaire, sans être un foyer particulièrement religieux, arbore dans la pièce à tout faire une image de déesse chevauchant un tigre. Cette image, entourée d'un mince cadre de bois et recouverte d'une fine pellicule de plastique, est posée contre le miroir de la coiffeuse devant lequel se rase Père. Sur le bureau de Mère, de l'autre côté de la cloison, il y a une image du dieu éléphant. Sur celui de Père, dans la salle de consultations en diagonale par rapport à la pièce à

tout faire, une petite reproduction montre un trio : le roi pieux qui envoya sa femme vertueuse en exil, le jeune et loyal frère du roi et le singe fidèle, si dévoué à son seigneur que, lorsqu'il s'ouvrit la poitrine, apparut la Divinité. Malgré la présence et la proximité de tous ces dieux différents, l'enfant a peur des ravis-seurs. Il se sent en sécurité dans la pièce à tout faire, occupée par la table, la coiffeuse, le grand lit, le réfrigérateur, le petit placard, le buffet et la gazinière avec sa bou-teille rouge remplie chaque mois. En grandissant, il pourrait se heurter à ces meubles, comme cela arrive à son père, mais pour l'instant cela convient à l'enfant, petit et menu. De toute façon, il n'est pas du genre à être tout le temps dehors. Contrairement à ses camarades de classe, impatientes d'aller en cours d'éducation physique, il n'aime guère courir et faire des efforts. Il a tellement passé de jours au lit, malade, que sa position préférée est la position assise, le dos calé contre la tête de lit par un oreiller. À cause de la pratique vespérale de ses parents, l'enfant n'a pas le droit de regarder la télévision. Les patients qui viennent consulter entendraient les bruits provenant de la partie maison du dispensaire, de sorte qu'il doit faire le moins de bruit possible. Pourtant, il est rare qu'il s'ennuie. Il a quelques livres d'enfant, une boîte de crayons de couleur et aussi un carnet en faux croco rose dans lequel il griffonne. Mère l'a reçu en cadeau d'un groupe pharmaceutique.

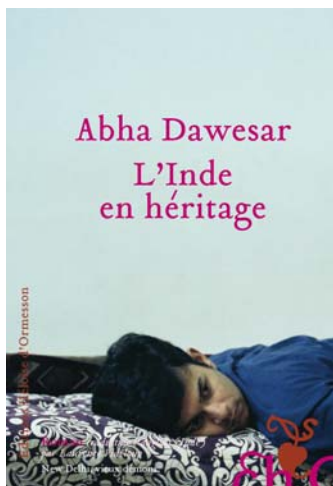
De temps à autre, quand ces groupes invitent les docteurs à des séminaires, les parents de l'enfant l'em-mènent avec eux. Comme cela, c'est une sortie pour lui aussi. Et puis, il n'est pas assez âgé pour rester seul à la maison. Il les accompagne à un séminaire sur les antibiotiques à large spectre. Le représentant médical est horrifié : ces jeunes médecins se sont pointés avec leur mioche qui, sans nul doute, va courir partout et faire du boucan. Le directeur froncera les sourcils, les médecins confirmés seront agacés, eux qui sont là pour des raisons sérieuses ; des raisons qui un jour vont accroître son chiffre de vente, celui de son patron et du patron de son pa-tron en charge de tout un secteur régional. Que l'enfant, l'une des rares personnes en fait à ne pas avoir dormi pendant le séminaire, n'ait finalement pas couru partout afflige le représentant encore plus. Au terme d'une séance de questions-réponses sans relief, après laquelle la conférence est officiellement close, ce petit bonhomme se dirige vers le jeune et brillant pharmacien envoyé par la maison mère pour cette présentation et lui pose une question. Il faut un instant de réflexion au jeune pharmacien avant de pouvoir y répondre. Le représentant est épouvanté et fasciné à la fois. Souhaite-t-il avoir un enfant comme celui-ci ? Une aberration ? Un génie ? Il lui donne un classeur en plastique bleu avec en relief le logo du groupe, puis le raccompagne, ainsi que Maman et Papa.

Il paraît évident qu'à vivre dans une maison dispensaire l'enfant aura une constitution de cheval, mais il semble que ce petit avantage n'en soit pas un pour lui, car, et c'est là l'ironie de la chose, il n'a jamais développé de système immunitaire. Pour combattre ses fréquentes quintes de toux et les bactéries anaérobies qui infestent son appareil digestif – elles ont une affinité toute particulière pour ce garçon fragile qui habite cette maison – ses parents le bourrent d'antibiotiques. Il sait que les vecteurs de maladie sont dans sa gorge comme des cafards qui, très vite, acquièrent une résistance à tous les médicaments que brûle son ventre d'enfant. Lorsqu'il a une angine, il suggère à ses parents de lui administrer ce nouvel antibiotique à large spectre auquel son organisme n'oppose pas encore de résistance. Il se rappelle avoir été malade à chaque événement important de sa vie, son anniversaire par exemple. L'an passé, il avait attrapé une fièvre virale. Au restaurant, retenu pour l'occasion, les invités firent tous l'éloge de la nourriture et lui souhaitèrent un brillant avenir de médecin. Son grand-père lui donna une pièce de dix, de quoi s'acheter un soda à l'école, et deux de ses oncles un billet de cinquante. Petite Cousine lui offrit un gilet de la part de sa famille. Grand Cousin, le fils d'un autre oncle, ne lui donna rien. Les adultes, tout en le couvrant de cadeaux, lui pinçaient les joues durement et riaient. Le petit ne veut-il pas devenir docteur, tout comme Papa et Maman ? Afin de pouvoir parler, le soir au dîner, d'eczéma avec sa petite femme, qui sera médecin elle aussi ? De pouvoir travailler le matin dans un hôpital éloigné et être au bord de la pleurésie ? Partager sa clientèle de l'après-midi avec le fils dépressif du dépressif psychiatre Z, puis le soir, écouter les enfants puants de la puante laitière se plaindre de leurs intestins ? Celle-ci est une gentille femme. Elle lui a tricoté une écharpe en laine grise car c'est la couleur qu'il doit porter à l'école, et les épouses des enfants de la laitière seront à

leur tour obligées de tricoter des écharpes grises pour les fils qu'il aura eus, une fois devenu médecin. Car les garçons finissent par faire comme leur père, sinon pourquoi tout le monde ne veut que des fils?

L'enfant trouve l'effluence prononcée du lait intolérable. De-puis l'âge de trois ans, il le boit avec du chocolat, du café ou du thé. La laitière empeste, des litres et des litres au relent suspect de lait chaud. Il préfère l'odeur du vomi blafard de la petite fille ou des selles jaunes de son frère, même si ce sont des odeurs qu'il imagine. La laitière est reconnaissante envers le docteur et la doctoresse, qui lui donnent des médicaments gratuits. Elle a une grande famille: fils, filles, nièces, neveux et belles-sœurs sont tout aussi reconnaissants. La ration quotidienne qu'elle fournit à ses parents vient de bufflesses traites à la main. Récemment, dans une émission télévisée, il a été dit que la plupart des laitiers coupent le lait avec de l'eau et de l'engrais pour tromper leurs clients. Celui qui fournit Grand-Père le fait. Il ne le nie même pas. Quand on lui demande d'ajouter moins d'eau, il répond qu'il fera payer plus cher au litre. Mais les habitants de la maison dispensaire, eux, boivent un lait entier, non dilué et riche en nutriments. Une fois que Mère l'a fait bouillir, puis laissé reposer dans un endroit frais, se forme une épaisse couche de crème. Elle la met de côté et au bout de cinq jours, il y en a assez pour fourrer une demi-douzaine d'éclairs. De temps en temps, pour le gâter, elle lui en prépare.

À l'école, l'enfant fait semblant de vivre dans une maison comme les autres et ne dit pas qu'il connaît des choses infectes et nauséabondes tels les ménéarques et les protozoaires flagellés. Il sait déjà que les filles ont leurs premières règles à onze, douze ou treize ans. Les autres garçons l'apprendront plus tard. Pour le moment, il va faire celui qui ne sait rien. Grand Cousin, qui est adolescent, et donc plus âgé que lui, connaît tout cela et bien d'autres choses encore. L'enfant devine que Cousin n'en fait qu'à sa tête, qu'il est indiscipliné, même si ses parents ne semblent avoir rien remarqué. Cousin lui parle avec insouciance car il pense que l'enfant est trop jeune pour vraiment comprendre ou s'intéresser.



Abha Dawesar, *L'Inde en héritage*
Roman traduit de l'anglais (*Inde*) par Laurence Videloup

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
320 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-121-9
Distribution/diffusion Interforum